



ENTRETIEN AVEC FRANCOIS RASTIER

Prof^a. Dr^a. Maria de Fátima B. M. Batista
UFPB/CNPq

1) M. Rastier, vous interviewer en ce moment est un grand honneur pour la revue *Acta Semiotica et Linguistica*. Pourriez-vous nous dire quelque chose sur votre participation au groupe d'études sémiotiques de l'École de Hautes Études en Sciences Sociales de Paris ?

— Vous me rappelez des temps fort éloignés. Ce petit groupe, créé à l'initiative de Greimas, comprenait moins de dix personnes, fort diverses, et son activité principale était un séminaire où l'on discutait d'exposés de recherche. Mon premier exposé, l'hiver 1966, portait sur les codes sensoriels dans les poésies de Mallarmé. J'avais eu le privilège de lire *Sémantique structurale* sur épreuves ; son projet de sémantique textuelle n'a rien perdu de son bien-fondé. La sémiotique greimassienne s'est développée en s'éloignant de ce projet initial et plus généralement de la linguistique, comme d'ailleurs des autres disciplines.

La sémiotique, depuis la fondation de l'Association Internationale de Sémiotique en 1969, n'a cessé d'écrire et de réécrire son histoire immédiate, chaque école en faisant un instrument de promotion. Mais cette histoire immédiate prend souvent un tour journalistique et dispense alors des efforts épistémologiques nécessaires – comme d'ailleurs de la fréquentation des œuvres des fondateurs reconnus ou proclamés, Saussure et Peirce pour les contemporains. La sémiotique a eu beaucoup trop de fondateurs pour être une discipline assurée. Indépendamment des questions académiques ou bibliographiques, quels sont ses principes théoriques, ses problèmes scientifiques, ses méthodologies descriptives, ses tests de validation, ses nouveaux observables ? Faute de clarifications, elle pourrait devenir un simple discours d'accompagnement des médias et des industries culturelles. La télé parle du cinéma, la

radio parle de la télé, les blogs parlent de tout et surtout d'eux-mêmes, et l'on reste dans la bulle communicationnelle de la société du spectacle.

Derrière l'opposition quelque peu héraldique entre Saussure (linguiste) et Peirce (philosophe et logicien) se profile une question fondamentale : la sémiotique dérive-t-elle de la philosophie du langage ou de la science des langues ?

Dans son histoire, la sémiotique a toujours été une branche de la philosophie, et plus précisément de la logique : Locke nomme la logique *Semiotics*, les Messieurs de Port-Royal traitent de sémiotique dans leur *Logique* (et non dans la grammaire). Ainsi, dans *Sémiotique et philosophie du langage*, Eco restitue-t-il sans difficulté les débats sur les classifications ontologique de Porphyre à Thomas d'Aquin et à Kant, en utilisant leurs propres catégories, parfois enrichies de celle de Peirce. Cette tradition millénaire continue aujourd'hui, bien que la linguistique historique et comparée, formée au début du XIX^e siècle en ait largement abandonné les problématiques majeures (comme l'universalité des catégories mentales, la référence, la classification ontologique, le dualisme langage/pensée, la catégorisation).

Un siècle après la formation de la linguistique, Saussure, avec décision, a réfléchi la complexité de la situation nouvelle suscitée par son essor et formulé le programme d'une sémiologie élaborée à partir de cette discipline. Dans cette problématique, les systèmes de signes sont évidemment reconnus comme des formations culturelles et non des concrétisations des catégories universelles de l'esprit humain. La sémiotique d'inspiration saussurienne est ainsi une sémiotique des cultures, tout à la fois historique et comparative. En revanche, la philosophie du langage et la sémiotique philosophique demeurent achroniques (je n'ai pas dit anachronique !) et universalisantes.

2) Monsieur, vous avez connu personnellement Greimas. Pourriez-vous nous raconter quelque chose à propos de lui et de l'élaboration des études sémiotiques qui porte son nom ?

— J'ai poursuivi le programme de la sémantique structurale et certains ont dit non sans raison que j'étais plus greimassien que lui. Pour éviter les anecdotes, je renvoie à la thèse de mon ami Tom Broden (malheureusement inédite) et surtout à la synthèse générale sur l'homme et l'œuvre qu'il est en train d'achever et dont j'ai eu la chance de lire des extraits.

3) Une fois, vous avez dit que Greimas, en revenant d'Égypte, entra en contact avec Roland Barthes. Pourriez-vous parler sur cette relation Greimas-Barthes?

— Barthes et Greimas se sont connus à Alexandrie. À son retour d'Égypte, Greimas enseignait la linguistique à Poitiers. Quand Barthes a été nommé à l'EHESS, il a conseillé à Greimas de l'y rejoindre, ce qu'il a fait. Depuis *Mythologies*, Barthes s'intéressait à la sémiotique comme théorie descriptive de la société de consommation : sa thèse inachevée, *Système de la mode*, en témoigne. Après *S/Z*, qui illustre la réflexion de Barthes sur la narrativité et la littérature, leurs parcours intellectuels ont notablement divergé. Barthes considérait que l'époque du structuralisme était finie et accompagnait de loin Derrida, Deleuze, Sollers, etc. dans un post-structuralisme essayiste, critique à l'égard des ambitions scientifiques. Il y avait chez Barthes une parfaite urbanité, une mélancolie vaguement épiscopale, qui contrastaient avec les manières bourruées que cultivait Greimas. Leurs publics différaient. Au grand séminaire de Barthes, on pouvait admirer de jolis manteaux de fourrure et humer les parfums des grands couturiers, dont les effluves délicats semblaient s'élever en hommage à l'auteur du *Système de la mode*. Les relations entre les deux œuvres n'ont pas été assez étudiées. Il me semble que le *Maupassant* de Greimas répond à *S/Z* ; que *De l'imperfection* répond à *L'empire des signes*, paru 25 ans avant : Greimas s'y essaye à rivaliser avec le style fleuri de Barthes.

4) On vous attribue la création du carré sémiotique qui définit, en forme de diagramme, la structure fondamentale. Comment a été le fait d'élaborer la théorie avec M. Greimas et quelle âge aviez-vous à cette époque?

— En 1968, l'article *The interaction of semiotic constraints* (signé de Greimas et Rastier) présentait ce qui a été nommé ensuite le carré sémiotique, et élevé à la dignité de « modèle constitutionnel ». C'est trop d'honneur.

Comme je suis né en 1945, je vous laisse juger s'il s'agit d'une erreur de jeunesse. J'ai collaboré avec Greimas jusqu'en 1972.

5) Vous avez aussi connu Bernard Pottier. À votre avis, quelle est l'importance de Pottier pour les études de l'énonciation?

— Pottier a été le directeur de ma thèse d'état. Sa concision et son originalité ne sont pas toujours comprises, mais c'est un linguiste de tout premier plan, d'une fécondité de pensée remarquable et dont les contributions s'étendent non seulement à la romanistique mais aux langues amérindiennes. Sa théorie de l'énonciation dérive de la tradition guillaumienne, cognitive avant la lettre. J'ai mis en relation Langacker et Pottier en 1985: vraisemblablement, Langacker devait déjà à Pottier une bonne part de sa théorie, y compris de son métalangage graphique (déjà élaboré dans *Systématique des éléments de relation*, 1962), qui dépasse d'emblée les recherches sur les prépositions élaborées en sémantique cognitive trois décennies plus tard.

6) Pour moi, c'était très important de travailler avec vous pendant le stage postdoctoral. Vous m'avez été présenté par Cidmar Pais ; vous avez participé comme examinateur au jury de son doctorat ès-lettres. Comment a été cette expérience pour vous ?

— Cidmar était un théoricien imaginatif et passionné, dans la lignée de Pottier. Je l'avais déjà rencontré plusieurs fois à Sao Paulo, mais cette soutenance à Paris fut intellectuellement festive.

7) Est-il vrai que vous avez organisé la première publication de l'oeuvre de Hjelmslev (*Prolégomènes*) en France? Est-ce qu'il parle sur les études panchronique dans son oeuvre?

— En 1966, Greimas avait publié *Le langage*, excellent livre d'introduction. En 1968, les éditions de Minuit ont édité une traduction (passablement imprécise) des *Prolégomènes*. Ce n'est qu'ensuite (en 1971) que j'ai édité les *Essais linguistiques* ; suivis en 1985, aux PUF, des *Nouveaux essais*, recueil de ma composition qui commence par une traduction de la composante universelle du *Résumé de la théorie du langage*, oeuvre majeure, inachevée, dont les *Prolégomènes* constituaient le préambule. Hjelmslev développe à sa manière la théorie saussurienne : la dualité entre synchronie et diachronie le conduit naturellement à une objectivation panchronique des langues – et des autres systèmes sémiotiques.

8) J'ai lu dans quelque part que toutes les sciences sociales ont une vocation sémiotique. Pouvez-vous nous dire quelque chose à ce sujet ?

— Les sciences sociales décrivent des objets et performances culturelles : les langues, les institutions, les pratiques sociales, les arts, etc. On les avait définies en Allemagne comme des «sciences de l'esprit» (*Geist*), ce qui me semble plutôt idéaliste. Sciences humaines ou sciences sociales ? Je préfère parler de Sciences de la culture (ce qui est un calque du terme *Kulturwissenschaften*). La sémiotique ne semble pas une discipline parmi d'autres, et c'était peut-être une erreur, en 1969, de la discipliniser avec l'ambition d'en faire un secteur académique autonome. Cette ambition ne s'est d'ailleurs pas concrétisée. Les sciences sociales peinent à définir leur spécificité et risquent fort de se voir réparties sans reste entre les « sciences cognitives » et les « sciences de la communication », au prix soit d'une réduction de leur complexité par le déterminisme génétique, soit d'une dilution dans la rumeur médiatique. Les décideurs n'aiment guère leur point de vue critique, leur intérêt pour les descriptions qualitatives (et non seulement quantitatives), leur réticence voire leur scepticisme à l'égard du modèle techno-scientifique qu'on voudrait leur imposer.

La sémiotique a des vocations apparemment contradictoires. Une introduction serait bien utile en début d'études supérieures. Mais par ailleurs une spécialisation disciplinaire semble nécessaire (en linguistique, sociologie, histoire, etc.) pour éviter de créer une «toutologie», une discipline qui s'autorise à parler de tout. En fin de cursus, une option de sémiotique pourrait être ouverte après le doctorat, comme jadis l'herméneutique était réservée aux docteurs, ou comme aujourd'hui la psychanalyse (non lacanienne) est une option à la fin des études de psychiatrie. Cette question reste naturellement ouverte... mais un décloisonnement semble nécessaire pour que la sémiotique se confronte aux exigences souvent supérieures d'autres disciplines et sorte de sa vie intérieure, douillette mais confinée.

9) Quelle différence pensez-vous entre la linguistique et de la sémiotique et qu'est ce que pouvez-vous nous dire sur les débats entre sémioticiens et sémiologues ?

— La linguistique est la sémiotique des langues, aux côtés d'autres sémiotiques régionales, comme la sémiotique des images ou celle de la musique. Je ne vois aucune nécessité à échafauder une sémiotique des langues ou une sémiolinguistique qui serait autre chose que la linguistique, une sémiotique des images qui ne se confonde pas avec l'iconologie, une sémiotique de la musique indépendante de la musicologie. Ce serait

une source de confusion inutile. À propos des débats, je ne saurais me risquer à distinguer les sémioticiens des sémiologues. Parfois le terme *sémiologie* est utilisé, notamment dans le domaine de la publicité, à la suite de Barthes qui avait fait des études pour Renault, mais vous savez que depuis la fin des années 1960, par décision de l'Association internationale de sémiotique, le terme de *sémiotique* a prévalu. Disons que c'est un hommage à Locke.

10) Je peux dire que les études lexicographiques sont incluses dans la sémiotique des cultures ?

— La lexicologie fait partie de la linguistique descriptive, mais la lexicographie n'est qu'un domaine de la linguistique appliquée. Un dictionnaire, si utile soit-il, ne peut prétendre représenter le fonctionnement effectif du lexique dans les textes. Bien entendu, la lexicologie relève de la sémiotique des langues. Ainsi, c'est par le biais de la lexicologie que Greimas en est venu à développer son projet sémiotique.

11) Considérez-vous que la Sémantique Interprétative est une ligne d'études sémiotiques?

— Tout à fait, l'étude des langues est un des cantons de la sémiotique. Certains sémioticiens semblent en douter, j'ignore pourquoi.

12) Parfois, vous nommez la sémiotique des cultures *anthropologie sémiotique*. Pourriez vous dire quelque chose à ce propos ?

— La linguistique historique et comparée a été créée dans le cadre d'un projet anthropologique général, dont Humboldt est un initiateur éminent, et qui articule l'universalisme des Lumières avec la description systématique des particularités.

En un sens large, l'anthropologie sémiotique engage tout ce qui n'est pas l'anthropologie physique et la biologie humaine. En un sens plus précis et plus technique, la réflexion sur les propriétés qui caractérisent les langues (par contraste avec les systèmes de communication des animaux) permet de dégager des principes généraux comme la structuration de l'univers sémiotique humain en trois zones anthropiques (identitaire, proximale, distale). La possibilité d'évoquer et de traiter des objets absents

permet d'établir et de délimiter la zone distale¹. Il faudrait détailler aussi les problèmes de la transmission (qui dépasse évidemment la communication), de la dette symbolique, de l'anthropologie du don et de l'échange appliquée aux performances sémiotiques.

Des spécificités des langues humaines intéressent la prosodie, les fonds et les formes sémantiques et expressifs, la textualité et l'intertextualité, la sémiosis. En bref, les dualités saussuriennes sont propres aux langues. Certes, chez certaines espèces de singes, comme le mone de Campbell, on trouve une morphologie et une syntaxe rudimentaires qui combinent des signaux d'alerte; mais comme le disait Peter Gärdenfors, nous attendons toujours que Kanzi, chimpanzé vedette, nous raconte une histoire autour d'un feu de camp.

13) Combien de travaux avez-vous publié sur la Sémiotique des Cultures?

— Ce programme est formulé dans l'épilogue de *Sémantique et recherches cognitives* (1991), mais depuis les critères quantitatifs m'échappent d'autant plus que certaines recherches sont encore inédites ou à venir. Un ouvrage intitulé *L'Homme de signes* paraîtra cette année je l'espère.

14) Vous avez écrit un article intitulé "Les mots sans les choses". Peut-on dire que ce travail dialogue avec "Les mots et les choses" de Foucault ? De quelle manière ?

— Foucault n'y est pas mentionné, mais par quelque méprise, l'année Foucault, proclamée en 2014 pour le trentième anniversaire de sa disparition, attirera peut-être l'attention sur la modeste critique de la philosophie du langage qu'ébauche cet article. J'ai étudié *Les mots et les choses*, paru en 1966, notamment quand je faisais ma thèse sur Destutt de Tracy (soutenue en 68, parue en 71) : sa connaissance de l'histoire des idées linguistiques me paraît souvent sommaire, ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'être affirmatif. Le concept massif d'épistémé est trop simplificateur pour être opératoire. J'avais commencé à en discuter avec Foucault en 1969 à l'Université de Vincennes (il enseignait dans le département de philosophie, moi la linguistique dans le département de littérature), mais il était occupé par diverses assemblées générales et cela a tourné court. Je crois que la linguistique gagnerait à se passer de la philosophie du

¹ Le lecteur curieux d'approfondir pourra se référer à un premier programme, publié en 2001 dans le *Journal des Anthropologues*, et qui a été traduit et publié en portugais par vos soins.

langage, qui continue sa tradition millénaire, à propos de la référence, des catégories mentales et de leurs corrélats grammaticaux, etc, comme si voici deux siècles le développement de la linguistique historique et comparée n'avait pas permis de dépasser les millénaires problématiques logico-grammaticales. De la même façon que la physique a rendu caduque la philosophie de la Nature, nous aurions besoin d'une philosophie de la linguistique pour dépasser la philosophie du langage.

15) M. Rastier, nous vous remercions par l'entretien fécond que vous nous avez accordé. L'étude de votre travail nous a conduit à vous considérer comme l'un des grands penseurs de notre temps qui est aussi un grand humaniste. Maintenant, en conclusion, je voudrais reprendre une question qui a été posée dans une autre entretien sur l'évolution de vos travaux et sur ce qu'il y a d'originalité en votre oeuvre.

— Formulé au milieu des années 1960 dans le cadre de la linguistique historique et comparée «continentale», le programme d'une sémantique des textes n'a rien perdu de sa nécessité et trouve une nouvelle vigueur et de nouveaux moyens avec la linguistique de corpus. On peut maintenant infirmer des hypothèses et sortir enfin du principe de plaisir. Si originalité il y a, c'est d'avoir suivi une voie indépendante de la philosophie du langage – sans reprendre l'absurde tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique; et d'autre part d'approfondir un niveau d'objectivé propre, indépendant des problématiques de la cognition et de la communication qui ambitionnent de se partager sans reste l'ensemble des sciences de la culture. Je n'ai pas suivi les modes successives et je n'ai pas cherché à en créer. À partir de la sémantique des textes, je souhaite contribuer à l'évolution de la linguistique de corpus, à l'étude des textes littéraires, scientifiques et philosophiques. Le colloque que certains sémioticiens ont organisé à Cerisy a permis d'en savoir plus sur un agenda collectif², tout bilan toutefois semblant prématuré.

² Ablali, D., Badir, S. et Ducart, D. éd. (2014) *Documents, textes, oeuvres — En hommage à François Rastier*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.